

Jacques-Alain Miller

Action de la structure

Avertissement

Ce texte demande d'être introduit par ses circonstances. Le 27 juin 1964, Jacques Lacan fondait l'École Freudienne de Paris et l'ouvrait aux non-analystes. Quelques élèves de l'École normale, pour y adhérer, se groupèrent comme l'exigeaient les statuts, dans un « cartel » qui se désigna par l'objet de son intérêt : Théorie du Discours. Les pages qu'on va lire étaient destinées à justifier le titre sous lequel les membres de ce groupe comptaient inscrire leurs travaux, tributaires et datés du même champ conceptuel. Elles devaient paraître dans l'Annuaire de l'École Freudienne, qui ne fut en définitive qu'une liste de noms, et ainsi elles restèrent en rade.

Si je les publie maintenant, c'est qu'il me semble que malgré le temps écoulé, les séminaires de toutes sortes où on déchiffre Freud, Marx et Lacan, mettant ainsi à la portée de toutes les intelligences des vérités difficiles il y a peu, malgré ce que les Cahiers pour l'Analyse ont déjà fait connaître — ce qui était articulé dans ce texte des rapports de la structure du sujet et de la science n'est pas encore aperçu du plus grand nombre.

Préambule

La psychanalyse, ainsi que le marxisme, donne le principe d'une organisation nouvelle du champ conceptuel. C'est pourquoi on ne sait pas encore l'entendre et on la fait taire, ou, par une répression intérieure, on l'accueille mais on la conjure, on la récite dans des langages qui lui sont théoriquement antérieurs, certains même contre lesquels elle s'est enlevée — la psychologie, la biologie, la philosophie de l'esprit —, on usurpe son nom, et sa vérité on l'exile.

La rappeler est aujourd'hui une demande toujours intempestive.

Nous entendons pour notre part y souscrire et faire la dépense de cette réorganisation. On aimera peut-être croire que nous nous sommes aveuglé sur les bornes où notre ignorance de la pratique psychanalytique resserre nécessairement notre discours. Mais non : il nous semble que de les avoir reconnues n'abolit pas la légitimité que nous lui voulons, la fonde au contraire, et l'assure contre l'éventuelle intempérance de nos présomptions.

Le discours dont nous concevons le projet ne saurait assumer dans le champ freudien qu'une vocation critique, l'expérience elle-même y paraîtra dans son concept seulement. Notre intervention est donc suspendue à la médiation d'un discours qui la précède, que nous avons identifié dès l'abord, pour ce qu'il est le seul à prendre son départ d'une idée de la spécificité freudienne dans celui de Jacques Lacan. Notre première entreprise — ce n'est pas la moins ambitieuse — était de le comprendre et de l'éprouver en lui constituant une exposition systématique. Celles que nous méditons tentent d'en étendre les conséquences, de le joindre à d'autres discours qui le recourent, d'élaborer leur théorie unitaire afin d'en distribuer la puissance dans des espaces variés dont certains ici seront déjà circonscrits. L'ensemble de ce travail sur des concepts aura pour mot d'ordre la définition de Georges Canguilhem : « ... travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation des traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre pour un modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement par des transformations réglées, la fonction d'une forme ¹. »

La critique sans doute peut prétendre à la liberté de son établissement : elle n'est convoquée qu'au seul tribunal de sa rigueur. En cette occurrence pourtant, elle reçoit l'aveu et la sanction de son discours-objet, elle est amenée très vite à lui emprunter les moyens de son progrès, jusqu'au concept de son exercice; elle s'avise bientôt qu'elle n'est pas seulement autorisée, mais pensée déjà par ce qu'elle pense, requise et même entamée, qu'elle ne lui est pas adventice : qu'elle le dédouble sans l'excéder. Cette découverte devient peu à peu son thème. La propriété du discours de Jacques Lacan, d'être précepteur de sa critique, tient d'abord au concept qu'il s'est créé et qu'il met en œuvre, de la structure.

Structure

Ici la structure ne réserve la place d'aucun au-delà du discours scientifique.

La distance à l'expérience sur laquelle gagnent les modèles, mais dont ils sont en même temps, pour en inclure l'irréductible dans leur définition, les gardiens rigoureux, cette distance maintenant doit disparaître, et une intégration exacte s'opérer du vécu au structural.

La structure ne soustrait pas plus un contenu « empirique » à un objet « naturel » qu'elle ne lui ajoute « l'intelligible ». Si on se contente d'étaler un objet dans la dimension d'un réseau pour décrire l'agencement de ses éléments, on isole le produit de sa production, on établit entre eux un rapport d'extériorité, et afin de se rendre indifférent à la cause, on en vient à la

1. « Dialectique et philosophie du non chez Gaston Bachelard », *Revue Internationale de Philosophie*, 1963.

comprendre comme le gardien expédient de ses effets : seule une pensée mécaniste l'autorise.

Lorsque l'activité structuraliste se trouve rejeter temporalité et subjectivité dans l'espace neutralisé de la cause, elle se contraint à garantir ses objets tout constitués en les référant à « la vie sociale », à « la culture », à l'anthropologie, voire à la biologie, de l'esprit. A tort elle excipe du structuralisme linguistique : celui-ci, d'ouvrir son champ par l'exclusion préliminaire de tout rapport qu'entretient avec sa parole le sujet, s'interdit d'en rien dire. Tant que l'*altération* provoquée par l'exclusion du sujet parlant n'est pas annulée, les structures linguistiques ne valent pas hors de leur région d'origine. Le structuralisme psychanalytique réalise à notre sens leur exportation légitime, parce que ses objets sont des expériences ou : une subjectivité inéliminable y est située et elles se déroulent selon leur temps intérieur, *indiscernables du progrès de leur constitution*. La topologie de la structure ne contredit pas dès lors sa dynamique, que scande le déplacement de ses éléments.

Structure donc : ce qui met en place une expérience pour le sujet qu'elle inclut.

Deux fonctions qualifient notre concept de la structure : la structuration, ou *action* de la structure, et la subjectivité, *assujettie*.

Tirer les conséquences d'une telle hypothèse engendre la structure.

Il est clair pour commencer que la première fonction impose de la répartir entre un plan actuel, dans lequel elle s'offrirait à un observateur, et qui constitue son état, et d'autre part une dimension virtuelle selon laquelle tous ses états sont susceptibles d'être déduits. Il faudra donc distinguer une structure *structurante* et une structure *structurée*.

Jusqu'à ce point, la première est à la seconde comme sa clause immanente, c'est-à-dire : le point de vue à prendre par une investigation se désimpliquant pour passer d'une description à une connaissance. Les deux ordres sont en continuité, leur rapport est simple, leur partage seulement relatif à une méthode, il n'y a pas de retard, donc pas de temps structural, et un mouvement établi dans la structure serait seulement apparent.

Si on suppose maintenant un élément qui se retourne sur la réalité et la perçoit, la réfléchit et la signifie, un élément capable de la redoubler pour son propre compte, une distorsion générale s'ensuit, qui affecte l'ensemble de l'économie structurale et la recompose suivant des lois nouvelles. Dès le moment qu'elle comporte l'élément que nous avons dit,

- son actualité devient une expérience,
- la virtualité du structurant se convertit en une absence,
- cette absence se produit dans l'ordre réel de la structure : l'action de la structure vient à être supportée par un manque.

Le structurant, *pour n'y être pas*, régit le réel. On tient là la discordance motrice : car l'introduction de cet élément réflexif, qui suffit à instituer la dimension du structuré-en-tant-qu'il-le-vit, comme ne prenant ses effets que de soi-même, dispose une ordonnance *imaginaire*, contemporaine et différente

de l'ordre réel, et néanmoins coordonnée à lui, et faisant dorénavant intrinsèquement partie de la réalité. Une structure tertiaire, imaginaire, se constitue dans le réel. Il en résulte que la réduplication du système structural, idéale au départ, se trouve accomplie. Cette duplicité afflige en retour l'élément réflexif qui la provoque — pour autant qu'au niveau du structurant il n'est pas de réflexivité —, ce qui le définit comme un sujet, réflexif dans l'imaginaire, non-réflexif dans le structurant.

Dans ce second statut, son assujettissement le réduit à n'être qu'un support. Le rapport du sujet à la structure, rapport circulaire en ce que chacun des termes se doivent l'un à l'autre leurs définitions, mais dissymétrique puisque c'est une insertion, s'avère inconcevable sans la médiation d'une fonction imaginaire de *méconnaissance*, rétablissant la réalité dans sa continuité par la production de représentations qui répondent à l'absence du structurant, et compensent la production du manque. La structuration fonctionne à leur couvert, et en ce sens, l'imaginaire est son moyen. Mais il est en même temps son effet : les représentations sont mises en scène par ce qu'elles dérobent — qu'elles ont pour fonction de dérober, *elles n'existent que pour dissimuler la raison de leur existence*. C'est leur propre structure structurante qu'elles dérobent, car ce qui structure la réalité les structure. Que leur réflexion dans la subjectivité leur assure une cohérence, autre nom de leur inertie, les constitue en systèmes, et s'emploie incessamment à les rendre indépendants de l'action du structurant, implique que c'est intérieurement que le manque auquel elles parent, les intime.

La cause se réfléchit parmi les effets qu'elle détermine et qui s'ignorent comme tels. Il s'ensuit que leur subordination aux transformations structurantes est nécessairement indirecte. L'action du structurant, selon la résistance des représentations ou des systèmes de représentations, s'exerce inégalement sur l'imaginaire, donc sur le réel, différencie et multiplie les niveaux du structuré dans son ensemble. Nous appelons *surdétermination*, la détermination structurante qui de s'exercer par le biais de l'imaginaire se rend indirecte, inégale et excentrique à ses effets.

Il faut pour reconstituer la totalité de la structure faire se correspondre dans cet espace permanent de distorsions et de décalages généralisés les effets et leur cause latérale, prendre la mesure de son incidence, et la rapporter au manque comme à son principe.

Or le manque n'est jamais apparent, puisque le structuré méconnaît l'action qui le forme, et offre une cohérence, une homogénéité de première vue. On en doit déduire qu'en ce lieu où le manque de la cause se produit dans l'espace de ses effets, un élément s'interpose, qui accomplit sa suturation.

Toute structure à notre sens comprend ainsi un leurre, tenant lieu de manque, relié à ce qui se perçoit, mais le maillon le plus faible de la séquence donnée, point vacillant, qui n'appartient qu'en apparence au plan actuel : l'ensemble du plan virtuel (de l'espace structurant) s'y écrase. Cet élément,

exactement *irrationnel* dans la réalité, dénonce, en s'y insérant, la place du manque.

De l'élément qui ne cadre pas, mais qui trompe l'œil, et par qui toute perception est méconnaissance, nous distinguerons la fonction en nommant sa place *le point utopique* de la structure, son point impropre, ou son point à l'*infini*.

Sans doute, une investigation positiviste ne manque pas de s'y leurrer et de l'é luder, car rien ne tombe dans ses filets qui excède la surface plate sur laquelle elle promène son regard. Une conversion de la perspective s'impose pour l'apercevoir. Ce lieu impossible à occuper s'annonce alors par son allure singulière, contradictoire, inégale au plan; l'élément qui le masque signale maintenant, par une certaine flexion de sa configuration, que sa présence est indue, qu'il ne devrait pas être là. Mais c'est sur ce point là, là précisément où s'intersectent, s'articulent l'espace étalé du structuré et l'espace « transcendantal » du structurant, qu'on devra régler son regard, et prendre pour principe d'organisation le tenant-lieu même : on verra aussitôt l'espace pivoter sur soi, et par une rotation complète accomplissant sa division, découvrir le règne intérieur de sa loi et l'ordre qui secrètement ajuste ce qui s'offre au regard : la translation de la structure l'ouvre à une lecture diagonale. La topologie qui s'appliquerait à la figurer devrait être construite sur un espace uni en son centre à l'extériorité de sa circonscription, dans une convergence ponctuelle : son extérieur périphérique est son extérieur central. Le dehors passe dans le dedans.

Toute activité qui ne joue pas seulement dans l'imaginaire mais transforme un état de la structure, part du point utopique, poste stratégique, spécifique à chacun des niveaux où le structurant manque. Il va de soi que le sujet concertant cette pratique efficace n'en est pas pour autant délivré de la méconnaissance afférente à sa place.

Sujet

C'est à partir de la structure qu'il faut engager la théorie du sujet, qui tient pour acquise son insertion. L'ordre qui, de la structure, va au sujet, est ici essentiel à préserver : il suffit à ruiner la possibilité d'un discours qui chercherait son fondement dans la sphère d'une donation immédiate, à la fin — à l'origine — du parcours historique ou méthodique d'une conscience — de soi, son détour à la fois préambulaire et essentiel —. Si la structure seule, au contraire, est originaire, si aucun retour de la conscience sur elle-même ne lui découvre son organisation, alors l'immédiat n'est pas plus ultime qu'il n'est initial, il ne s'agit ni de le redécouvrir, ni de l'attendre, la réalité n'est pas à « désensevelir », ni à dépasser, il faut la traverser, et forcer en son retrait ce qui la met en place. Si donc, contre la philosophie du

structuralisme, nous impliquons la subjectivité, ce n'est pas comme régente, mais comme sujette. Requise par la représentation, elle ne l'est pourtant pas dans la position d'un fondement, avec la fonction d'une cause. Sa lacune répartit son être conscient à chacun des niveaux que l'imaginaire induit dans la réalité structurée; quant à son unité, elle tient à sa localisation, sa localisation dans la structure structurante. Le sujet dans la structure ne conserve ainsi aucun des attributs du sujet psychologique, il échappe à sa définition, jamais stabilisée entre la théorie de la connaissance, la morale, la politique et le droit.

Voici les tâches de la théorie du sujet. Elle doit d'abord démentir la tentative phénoménologique de retrouver l'état naïf ou sauvage du monde par une enquête archéologique portant sur la perception. La phénoménologie en effet espérait, d'une réduction du visible au visible, la donation du support secret, inchangé, anhistorique, de la connaissance et de l'histoire, et l'invisible qu'elle rencontrait n'était rien que l'envers d'un visible en définitive miraculeux. Si, au contraire, l'invisible loge une structure qui systématise le visible qui la dérobe, si l'invisible varie et transforme le visible, commence l'archéologie vraiment radicale d'une perception de part en part historique, spécifiée absolument, structurée comme un discours, et qui rend à leur identité principielle le voir et le dire. De cette archéologie, l'œuvre de Michel Foucault donne aujourd'hui le premier exemple¹.

Il faut aussi traiter en détail les analyses psychologiques du sujet. Elles se recourent en ceci qu'elles lui assignent en définitive une position statutairement identifiée devant les objets du monde, et qu'elles résument sa fonction à celle de les rassembler dans une parenthèse pour constituer leur unité constante sous le nom de réalité, celle-ci en retour mesure la correction du fonctionnement subjectif. Le discours de la surdétermination au contraire nous mène au point de reconnaître comme spontanée l'orientation du sujet vers le leurre. Foncièrement, le sujet est déçu, *sa méprise est constitutive*. Elle ne lui interdit pas d'enregistrer et de capitaliser ses expériences, de disposer dans la réalité d'un système de repérage, par lequel son existence s'adapte et persévère. Mais rien ne peut faire que son adaptation au réel soit native. Elle ne saurait donc être pensée selon des modèles qui valent pour le monde animal, elle s'effectue par l'intervention secondaire d'un système correcteur. Il faudra sans doute distinguer entre une méconnaissance adéquate nécessaire à l'action de la structure, et une méconnaissance inadéquate, qui nuit à la subsistance du sujet; au point où nous sommes, la perception et l'idéologie, aussi bien que ce qu'on peut nommer la sensibilité, sont réunies dans le concept unique de méconnaissance.

La méconnaissance n'est pas l'exact envers de la connaissance, et la « prise

1. C'est le thème explicite de *Naissance de la Clinique*. On pensera moins à discréditer le discours phénoménologique (celui de Maurice Merleau-Ponty en particulier), positiviste en tant qu'il s'aveugle à toute mutation de l'invisible structural, qu'à le reprendre pour le fonder autrement : comme discours rigoureux, dans l'imaginaire, de l'imaginaire.

de conscience », c'est-à-dire l'opération qui fait passer le vécu à l'explicite, ne la termine pas; au contraire : elle en fait partie, et la formation de systèmes conceptuels, fermés ou peu s'en faut, continuent la dimension de l'imaginaire. La sphère psychologique, celle des volitions et des appétits, c'est-à-dire des motivations, dérive de la méconnaissance fonctionnelle du structurant, d'où il suit que les hommes agissent toujours en vue d'une fin, c'est-à-dire de l'utile qu'ils aperçoivent. Puisque les systèmes adéquats qui élaborent la méconnaissance de la cause forment, pour Claude Lévi-Strauss, l'objet de l'ethnologie, celle-ci reste une psychologie, et c'est de la psychanalyse qu'il faut attendre la limitation du champ de la psychologie.

La théorie du sujet introduit à une doctrine de l'intersubjectivité dont il est déjà certain qu'elle ne peut s'articuler en des termes simplement réciproques. Le rapport qui s'établit d'un sujet à un autre n'est pas plus réversible qu'il ne dépend exclusivement de l'un d'eux : cette altérité simple, jumelle ou scissipare, habite l'imaginaire, et le désespoir de déduire son agencement à partir d'un des termes, le fait qualifier de miraculeux. Ce qui les unit et arrange leurs liens, et dont nous voyons uniquement les effets se noue et se décide sur une Autre Scène, et les réfère à une altérité absolue en absence, pour ainsi dire exponentielle. Elle n'est jamais donnée au présent, et pourtant il n'y a pas de présence qui ne passe par elle, et ne s'y constitue.

Aucun rapport d'un sujet à un autre sujet, ou d'un sujet à un objet, ne comble le manque, sinon par une formation imaginaire qui le suture, mais il se retrouve en son intérieur. La contestation du moment de la réciprocité dans les psychologies de l'intersubjectivité doit être corrélatif d'une réfutation de toutes les politiques libérales ou humanistes, dont on peut dire qu'elles dérivent de la réciprocité, et qu'elles sont indéfiniment à la recherche de cet objet qui viendrait combler ce qu'elles conçoivent comme « l'insatisfaction » humaine (c'est l'*uneasiness* lockienne), et assurerait la transparence des rapports interhumains. Lorsqu'on sait que ce n'est pas après un « avoir » que l'homme en a, mais après son « être » ou, sans métaphore, que l'imaginaire est le biais de la détermination d'une structure qui comporte un sujet, il faut considérer une politique du bonheur, *i. e.* de l'ajustement, comme le plus sûr moyen de renforcer l'inadéquation du sujet à la structure.

Il faut enfin rassembler toutes ces analyses dans une doctrine de l'aliénation, en conflit ouvert avec Hegel et le néo-hégélianisme. Pour une subjectivité que ne suffit pas à définir la réflexivité, l'aliénation ne peut être traitée comme cet enfer dont elle devrait se libérer pour se posséder elle-même et jouir de son activité; cela ne se conçoit que d'une sphère autonome de la conscience de soi, et non d'un sujet redoublé et donc lacunaire, sujet-agent imaginaire du structuré, sujet-support, élément, du structurant, qui n'apparaît comme sujet dans le réel qu'à se méconnaître dans l'imaginaire comme élément dans le structurant. Mais une aliénation est essentielle au sujet par ceci qu'il ne s'effectue comme agent que dans l'imaginaire, de

prendre à son compte les effets du structurant, où déjà il est compté. Acteur, il est metteur en scène dans son fantasme.

Science

Or, une fois les entreprises du sujet restituées à leur dépendance radicale à l'égard de l'action du structurant, et l'aliénation définie comme constitutive du sujet assujéti, comment un discours est-il possible qui se donne un objet adéquat et développe ses propres normes ? Et d'abord : comment un discours de la surdétermination est-il même possible ? Le seul fait qu'il s'expose à rencontrer, ou plutôt suscite nécessairement dans son avancée, par-delà le problème de toute scientificité en général, celui de sa propre possibilité, manifeste le circuit singulier d'une implication réfléchie : son statut relève d'une doctrine de la science où sa raison se fonde, mais dont il appartient à lui seul d'assigner sa place, de contraindre le concept, et de dicter les termes catégoriques. C'est de ce problème exactement final et premier, que nous entendons faire le départ thématique à partir duquel ordonner notre procès.

Si on consent à dire champ de l'énoncé le champ où s'établit la logique, champ de la parole celui de la psychanalyse, — anticipant sur notre savoir, nous prononcerons l'exigence d'une position nouvelle dans l'espace du langage, et nous produirons cette proposition, qu'un champ, qui porte pour pertinence cardinale la *scientificité ou non*, est à constituer comme champ du discours.

Lorsque la logique construit un système formalisé, elle exprime l'alphabet de ses symboles, un ensemble initial de formules et des règles pour leur formation et leur déduction, si bien que les énoncés qu'il produira ne se doubleront d'aucune dimension virtuelle; quand une activité logique s'attache à des systèmes qu'elle n'a pas elle-même engendrés, cette dimension reste toujours en droit réductible. Au contraire, les énoncés isolés dans le champ linguistique se réfèrent à un code dont la virtualité est essentielle, et les définit comme messages. Mais la communication elle-même n'entre pas en ligne de compte, et l'émission aussi bien que la réception fixent plutôt les limites du champ qu'elles n'en font partie.

Si maintenant nous essayons de dériver de la relation linguistique un sujet qui soit capable de la soutenir, il ne pourra pas être le support indivis du message et du code, il n'entretiendra pas avec l'un et l'autre un rapport identique : le code, nécessaire à la production de la parole, mais absent de la parole énoncée par le sujet, n'appartient pas au sujet émetteur et n'est pas à situer en son lieu, la réception le requiert aussi, et il faut bien le situer dans la dimension exponentielle de l'altérité, que nous avons indiquée. La distribution topique qui se dessine disjoint le plan où le sujet s'effectue en première

personne, et le lieu de ce code où il est rendu, mais où justement, en tant que sujet-agent il est éli­dé, et d'où sa parole s'origine, pour s'inverser d'être proférée, et y revenir en définitive, puisque c'est le lieu qui garantit son intellection et sa vérité. Le manque du code au niveau de la parole, et le manque du sujet-agent au lieu du code, qui sont corrélatifs, ouvrent à l'intérieur du langage la refente de l'inconscient. Nous pouvons dire maintenant : *le sujet est capable d'un inconscient.*

A cette refente, la psychanalyse articule cette Autre scène où se décide et se structure la parole du sujet, où celui-ci figure dans une fonction passive comme un élément dont la transitivité est commandée par une combinatoire quaternaire, autre Scène qui fait venir l'animal humain au langage, et vers laquelle sa parole laissée libre retourne comme à sa dépendance primordiale et génératrice.

Mais d'autres circuits se branchent sur cette refente. Nous, nous nous occupons de cette parole contrainte par la visée consciente de sa fin comme véridicité, que nous nommons discours. La topologie demeure; mais la connexion ne s'établit ici que par une sélection secondaire, à l'Autre scène primordiale; autrement dit : selon les modes du langage, la connexion se fait avec d'autres Autres scènes entées sur le lieu du code. Exemple : l'Autre scène de la lutte des classes, dont la combinatoire dispose des « intérêts de classe ». Une spécification des manques s'annonce.

L'articulation fondamentale qui structure les discours comme paroles contraintes, en prescrit une lecture qui n'est ni un commentaire, ni une interprétation. Elle n'est pas un commentaire parce qu'elle n'est pas en quête d'un sens qui se serait, par l'effet d'un malheur inséparable du verbe, abstenu du texte, mais que celui-ci appellerait pourtant, impliquerait nécessairement, et qu'on pourrait restituer et indéfiniment multiplier par un recours au fonds tacite, et inépuisable à toute exploitation, de la parole. Il n'est pas question non plus de faire passer un sens d'un texte à un autre, et par exemple, de le traduire dans le vocabulaire d'une philosophie constituée sans exclure qu'une autre interprétation aussi puisse le prendre en charge; un tel discours serait par rapport au discours premier comme un élément neutre, et établi sur lui en parasite. Reprendre un énoncé par d'autres énoncés plus proches du mystère de son sens suppose ce rapport à la lettre que Spinoza a critiqué dans l'exégèse biblique. Enfin, il ne suffit pas de restituer à un texte sa continuité, sa simultanéité logique, en épelant la surface. Le « structuralisme » au niveau de l'énoncé doit n'être qu'un moment pour une lecture qui cherche à travers son tenant-lieu le manque spécifique qui supporte la fonction structurante. Pour cette lecture transgressive qui traverse l'énoncé vers l'énonciation, le nom d'*analyse* nous a paru convenir.

Le manque dont il s'agit n'est pas une parole tue qu'il suffirait de porter à jour, ce n'est pas une impuissance du verbe ou une ruse de l'auteur, c'est le silence, le défaut qui organise la parole énoncée, c'est le lieu dérobé qui

ne pouvait s'éclairer parce que c'est à partir de son absence que le texte était possible, et que les discours se proféraient : Autre scène où le sujet éclipsé se situe, d'où il parle, pour quoi il parle. L'extériorité du discours est centrale, cette distance est intérieure. Il faut rompre la détermination réciproque où se concertent les éléments d'un objet dans un réseau structuré : nous cherchons une détermination univoque, — non seulement ce que ça veut dire, mais surtout ce que ça ne dit pas, dans la mesure où ça *veut* ne pas le dire. L'ensemble d'un texte sera donc considéré par nous comme l'entour d'un manque, principe de l'action de la structure, qui porte donc les marques de l'action qu'il accomplit : *la suture*. A partir du tenant-lieu vers quoi convergent les désordres de l'énoncé de ses contradictions, faire pivoter le plan de l'énoncé doit révéler le discours du sujet comme le discours de la méconnaissance afférente à la place où, en tant qu'élément, ou support, il est situé dans la structure structurante. Le discours que le sujet émet, il le reçoit, et la détermination s'inverse de se faire en première personne. On explorera donc l'espace de déplacement de la détermination. A la fois univoque, réprimée et intérieure, retirée et déclarée, elle ne saura être qualifiée que de causalité *métonymique*. La cause se métaphorise dans un discours, et en général dans toute structure : car la condition nécessaire au fonctionnement de la causalité structurale est que le sujet prenne l'effet *pour la cause*. Loi fondamentale de l'action de la structure.

Comment, dès lors, un discours qui ne prend ses ordres que de lui-même, un discours plat, sans inconscient, adéquat à son objet, est-il possible ? Il est clair que ce n'est pas le retour à la réalité par-delà les discours, une attention désimpliquée et simplement positive, qui ouvrent son champ, mais c'est encore un état singulier du structurant, une position particulière du sujet par rapport au lieu de la vérité, qui referme la parole sur elle-même. Cette fermeture du discours scientifique ne saurait être confondue avec la suture du discours non-scientifique, parce qu'elle met véritablement le manque à la porte, réduit son extériorité centrale, le déconnecte de toute autre Scène. Pensée de l'intérieur du champ qu'elle circonscrit, elle sera nommée : clôture. Mais la limite de cette circonscription a une épaisseur, elle a un extérieur ; autrement dit le discours scientifique n'est pas frappé d'un manque simple, *mais le manque d'un manque est aussi un manque*.

La double négation confère une positivité à son champ, mais à la périphérie de celui-ci, on doit reconnaître la structure qui le rend possible, dont son développement pourtant n'est pas indépendant. Le manque du manque laisse ouverte dans tout discours scientifique la place de la méconnaissance, l'idéologie qui l'accompagne, sans lui être intrinsèque : un discours scientifique comme tel ne comporte pas d'élément utopique. Il faudrait figurer deux espaces superposés, sans point de capiton, sans glissement (lapsus) de l'un dans l'autre. La fermeture de la science opère donc une répartition entre un champ clos, dont on n'aperçoit aucune limite si on le considère de l'intérieur, et un espace forclos. La *forclusion* est l'autre côté de la clôture.

Ce terme suffira à indiquer que toute science est structurée comme une psychose : le forclos fait retour sous la forme de l'impossible.

C'est en fait la coupure épistémologique que nous retrouvons, mais à l'aborder par son versant extérieur, nous devons reconnaître le privilège et le statut scientifique inédit d'un discours de la surdétermination qui constitue son champ à l'extérieur de toute science en général, et dont l'injonction théorique aussi bien que pratique (thérapeutique ou politique) est donnée par le « *Wo es war, soll ich werden* » freudien, qui convoque à notre sens le sujet scientifique à se ressaisir.

Nous connaissons deux discours de la surdétermination : le discours marxiste et le discours freudien. Parce que le premier est aujourd'hui libéré par Louis Althusser de l'hypothèque que faisait peser sur lui la conception de la société comme sujet historique, comme le second l'a été par Jacques Lacan de l'interprétation de l'individu comme sujet psychologique, — les joindre nous semble maintenant possible. Nous tenons que les discours de Marx et de Freud sont susceptibles de communiquer par le moyen de transformations réglées, et de se réfléchir dans un discours théorique unitaire.

Septembre 64.

Note sur les causes de la science

Le problème crucial pour la Doctrine de la science, celui-là même qui la définit, porte sur son propre statut.

Elle est seule, en effet, à le pouvoir donner, puisqu'à la différence d'une science particulière, elle n'a pas d'extérieur : les principes qui la gouvernent tombent sous leur propre juridiction. La Doctrine donc ne peut se poser qu'elle ne doive se compter au nombre de ses objets ; si elle n'a pas d'extérieur, elle est à l'intérieur d'elle-même. L'introjection qu'elle subit sitôt qu'elle s'instaure la voue à tous les phénomènes de l'auto-réflexivité.

Les conséquences de cette propriété sont les suivantes : la Doctrine n'a pas de sens, ou du moins elle n'en a pas qui soit énonçable. Comme telle, elle ne peut pas être dite, parce qu'elle ne peut pas être construite. D'entrée de jeu, l'exposer, c'est-à-dire l'expliquer, la dérouler, l'étaler, est, de droit, impossible. Et si rien n'est qui ne peut être dit, c'est si *rien n'est sans nom* (c'est là notre version du principe de raison, et il y a deux façons de l'entendre selon la ponctuation — Heidegger le démontre pour Leibniz), le projet d'une Doctrine de la science est impossible, elle a le nom de l'innommable : la *Doctrine Anonyme*.

Dès lors, tout énoncé qui la vise sera préambulaire et périphérique, et en

même temps elle n'est rien que préambule et périphérie : elle est aspirée par ses entours. Le discours qui lui est adéquat est toujours à côté d'elle, puisqu'elle n'est nulle part, et ainsi, partout.

Ces propriétés merveilleuses s'ensuivent d'une seule : son auto-réflexivité qui, d'interdire à son énonciation de se diviser, fait en son champ le méta-langage indiscernable du langage-objet. Il serait donc contradictoire avec le concept de la Doctrine Anonyme qu'on puisse l'isoler en un lieu quelconque de l'Univers du discours. L'exposer, c'est-à-dire la manquer, afin de produire dans le langage son absence en lui donnant des entours, est une entreprise infinie.

C'est sans doute pourquoi Fichte, qui a voulu ce que j'ai dit, est d'abord un philosophe qui parle, dont les livres ne constituent que le résidu de la parole. En un certain sens, son discours ne doit pas se conserver, il est proféré en vue de disparaître, et comporte toujours la clause d'annulation inscrite par Wittgenstein en 6.54 du *Tractatus* : les *Principes de la Doctrine de la Science* de 1794 sont un « manuel pour ses auditeurs », les exposés de la Doctrine reprennent des conférences. Ne doutons pas que l'inachèvement intérieur de la Doctrine n'est pas accidentel : la dispersion est la seule forme qui lui soit possible. Il n'y a pas de méta-langage de la Doctrine, aussi l'essentiel n'est-il jamais dit, ou il est dit à chaque moment, toujours présent, mais jamais là. Et ses auditeurs ne font pas un public, chacun est devant elle, confié à soi-même et solitaire. Le discours ne pense pas pour ceux qui l'écoutent, à leur place, en dehors d'eux, mais chacun doit effectuer, pour son propre compte, et à chaque fois comme la première fois, l'annulation du processus de l'énonciation, car le processus ne se termine qu'au moment où il se découvre interminable, lorsque l'opérateur entrevoit que la Doctrine, il ne la construisait pas en lui-même, mais qu'il se construisait en elle. Ainsi c'est la même chose de dire que la Doctrine est impossible ou que son exposition est infinie, ou qu'elle précède tout ce qui porte sur elle, ou qu'elle enveloppe tout ce qui veut l'envelopper. Ainsi on voit qu'à celui qui vit et se meut en elle, et qui la veut parler ou la veut écrire, elle se présentera comme un effort, « non pas une réalité qui est, mais qui doit être produite par nous sans pouvoir l'être » (*Principes de la Doctrine de la Science*, p. 24).

Ce qui s'énonce ici dépend d'une loi, loi de la raison *a priori*, ou *a posteriori* du signe : un objet auto-réflexif, donc auto-reproducteur, a pour corrélat une construction impossible, ou une activité infinie. *C'est pourquoi on peut dire aussi bien qu'il n'existe pas, ou qu'il est indestructible.*

De cet objet, dont l'auto-reproduction n'est pas division mais répétition, puisqu'il est insécable, il faut bien que Freud ait eu quelque savoir pour avoir reconnu indestructible le désir¹ et soustrait l'inconscient au principe de contradiction. Quant à l'analyse, sa terminaison ne saurait avoir rien de commun avec la fin d'aucun processus physique, car son mouvement est perpétuel.

1. La *persévération* au sens de Spinoza est un effet identique.

J'ajoute, pour marquer la place où insérer d'autres développements, que la proposition de Fichte que je cite plus haut situe le point où s'articule son discours à celui de Spinoza.

« Il faut nécessairement en venir au spinozisme si on dépasse le *je suis* » (p. 24), et s'en tenir au *je suis* comme à l'Inconditionné revient à donner au Moi absolu les propriétés de la substance, comme l'indique le premier écrit de Schelling, *Le Moi comme principe de la philosophie* : « Spinoza a caractérisé l'inconditionné de façon parfaite, car tout ce qu'il dit de la substance peut s'appliquer mot par mot au Moi absolu. » Relevons pourtant ceci : par le fait que Dieu n'est pas conscient de soi, la théorie de Spinoza s'expose dans un texte définitif.

Peut-être les coordonnées que je donne, en passant, à Fichte : Spinoza et Freud, empêcheront-ils de rire ceux qui croient avoir reconnu, à vue de nez, dans l'aporie de la Doctrine, quoi donc ? une idéologie !

Pour annoncer qu'à mes yeux elle ne l'est pas, je dirai qu'il faut assumer les quatre problèmes de Fichte dans l'opuscule de 94 : *Sur le concept de la Doctrine de la science ou ce que l'on nomme la philosophie*, et les reprends, les détournant à mes fins.

Comment la Doctrine est-elle sûre d'épuiser la science, y compris la science à venir ? C'est qu'elle doit découvrir ses causes. Comment se distingue-t-elle des sciences particulières ? Par ceci qu'elle pense ce qu'elles ne peuvent intégrer à leur champ : les décisions qui instituent leurs principes. Comment se distingue-t-elle de la logique ? Comme logique du signifiant. Comment se conduit-elle par rapport à son objet ? Elle lui est antinomique, c'est-à-dire qu'elle et lui sont incompatibles, qu'elle l'absorbe, ou qu'il s'évanouit en elle : ils n'existent que dans le non-rapport, comme incommensurables.

Que ces réponses ne passent pas pour la Doctrine elle-même : j'annonce seulement ce qu'elle doit être. Mais s'il est clair, d'ores et déjà, qu'il ne faut pas entendre par science l'ensemble indistinct de toute la connaissance humaine (soit de ce qui pour Kant débutait, mais ne dérivait pas de l'expérience), mais la pensée qui calcule, vérifie et expérimente, à l'exclusion de la perception, de la conscience, et de tous les modes du sentiment, une place est ménagée dans la Doctrine pour l'histoire des sciences pour autant qu'elle enseigne quelle *position* du sujet rend la science possible.

Ce qu'il faut savoir pour situer la position d'un sujet dans toute conjoncture, ce sont les rapports qu'il entretient avec l'instance de la garantie, avec ses énoncés, avec leur objet. Si nous parvenons à fixer les modes dans lesquels le sujet corrélatif de la science se rapporte à ces trois déterminations, nous pourrions connaître les causes de la science.